

Recherches sociographiques



Céline YELLE, Lucie MERCIER, Jeanne-Marie GINGRAS et Salim BEGHADADI (dirs), *Les histoires de vie. Un carrefour de pratiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, 200 p. (Coll. Sociétés, culture et santé.)

Jacques Palard

Volume 54, Number 2, May–August 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1018303ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1018303ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Palard, J. (2013). Review of [Céline YELLE, Lucie MERCIER, Jeanne-Marie GINGRAS et Salim BEGHADADI (dirs), *Les histoires de vie. Un carrefour de pratiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, 200 p. (Coll. Sociétés, culture et santé.)]. *Recherches sociographiques*, 54(2), 377–379. <https://doi.org/10.7202/1018303ar>

La dernière partie, composée d'une série d'« appendices », permet en particulier de mesurer la place occupée par le clergé régulier dans le choix des nouveaux évêques par Rome : une soixantaine d'Oblats de Marie-Immaculée, une vingtaine de Pères blancs, une quinzaine de Sulpiciens, mais seulement cinq Dominicains et quatre Jésuites. L'essai de typologie de l'épiscopat canadien montre par ailleurs que la Conquête constitue une césure en matière de recrutement : le Régime anglais s'accompagne en effet d'une « canadienisation » et d'une « démocratisation » de l'épiscopat de langue française (p. 1263).

Cet ouvrage, réalisé en solitaire et sans soutien institutionnel, représente un véritable gisement d'informations qui vient nourrir la réflexion et enrichir la connaissance de l'histoire religieuse et politique du Canada et du Québec. Le lecteur n'en est évidemment pas pour autant tenu de partager les orientations ni les préférences de l'auteur, en particulier lorsqu'il est écrit à propos du cardinal Marc Ouellet (Québec, 2002-2010, puis Rome au poste important de préfet de la Congrégation pour les ... évêques, et, enfin, en position de *papabile* lors du conclave de mars 2013), qu'« il combattit courageusement, sans appui marqué de ses collègues dans l'épiscopat trop souvent réfugiés dans une attitude de silence, l'étroitesse et l'intolérance du discours sécularisant »...

Jacques PALARD

Centre national de la recherche scientifique,
Université de Bordeaux (France).
j.palard@sciencespobordeaux.fr

Céline YELLE, Lucie MERCIER, Jeanne-Marie GINGRAS et Salim BEGHDAI (dirs), *Les histoires de vie. Un carrefour de pratiques*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, 200 p. (Coll. Sociétés, culture et santé.)

Cet ouvrage collectif s'inscrit comme la cinquième « trace » éditoriale de la réflexion du Réseau québécois pour la pratique des histoires de vie (RQPHV), qui a tenu son symposium fondateur en 1994 et qui entend depuis lors se tenir « au carrefour de la recherche, de la formation et de l'intervention ». Il présente les actes du XVI^e symposium, organisé en 2009 sur le thème *Histoires de vie : dire, pétrir, agir*. Dans le chapitre 3, « Pétrir les traces écrites des dires pour réfléchir et agir », Gaston Pineau, cofondateur du Réseau, rend compte de la trame et des apports des quatre publications précédentes et souligne l'importance accordée à l'articulation entre « histoire de vie » et « formation ».

Le terme « carrefour », qui figure dans le sous-titre de l'ouvrage, traduit bien ce qui en fait la teneur et la texture, la richesse méthodologique et donc aussi, sans doute, la diversité. L'introduction collective évoque, à cet égard, le quadruple croisement des visées, des savoirs, des démarches et des rattachements institutionnels. L'intitulé des chapitres donne une idée de cette efflorescence des points de vue : « L'accompagnement éducatif au croisement d'une dynamique relationnelle et d'une herméneutique collective », « Au fil de l'écriture : comme goutte d'eau va

à la mer », « Le paysage dans l'autobiographie de Franco Ferrarotti », « Repères pour l'accompagnement spirituel des hommes de la génération *lyrique* en phase palliative de cancer », « L'éthos public et le travail sur soi des gestionnaires : la contribution des récits de vie en recherche et en formation »... Parmi ces contributions, retenons les deux dernières pour en esquisser la perspective et le mode d'approche : l'une et l'autre analysent les histoires de vie dans un cadre collectif ou institutionnel. Gilles Nadeau, prêtre du diocèse de Québec, place sa recherche dans le champ de la théologie pratique et prend appui sur une question centrale : comment engager une conversation spirituelle avec des hommes nés entre 1943 et 1953, dont la génération s'est ainsi trouvée au cœur de la construction du Québec moderne et qui, du fait de leur maladie, se trouvent dans la toute dernière phase de leur itinéraire ? L'auteur est d'emblée frappé par le quasi-silence de ses interlocuteurs qui, pour exprimer ce que fut leur expérience spirituelle, ont finalement recours au récit : séjours dans la nature, deuils passés, évolution de la maladie... Dans son analyse du travail qu'opèrent sur eux-mêmes des gestionnaires des services gouvernementaux, Isabelle Fortier, professeure à l'École nationale d'administration publique, part d'une réflexion sur la réingénierie de l'État québécois, processus de réforme lancé en 2003 : la construction identitaire des gestionnaires publics se trouve alors mise en tension par des pratiques étatiques empruntées au secteur privé et qui s'accompagnent d'effets centralisateurs. Dans la foulée des travaux conduits notamment par Foucault et Ricoeur, elle rend compte de la façon dont son enseignement fait appel à l'approche biographique et autobiographique comme mode d'accès à la subjectivité : le concept d'identité narrative lui permet de saisir le travail de construction du sujet, vécue comme une tension éthique directement inspirée par la spécificité de l'action publique et sa visée démocratique. Chacune de ces deux analyses procède en outre à une forme d'instrumentalisation de l'histoire de vie, dont la narration résulte *ipso facto* de la sollicitation d'un intervenant extérieur, à la fois auditeur attentif et analyste, chercheur et formateur.

Par-delà l'indiscutable diversité des pratiques professionnelles et des ancrages disciplinaires des auteurs (psychosociologie, sciences de l'éducation et de la gestion, anthropologie, sociologie, théologie, travail social...), on peut déceler au sein des neuf chapitres et chez les douze auteurs une certaine unité de préoccupation et d'objectif. Ce commun dénominateur peut être résumé par les trois verbes qui ont donné le ton à la rencontre dont est issu le présent ouvrage : dire, pétrir, agir. Plus globalement, l'enjeu des histoires de vie réside en une constante recherche de sens : ces récits ne semblent valoir que dans la mesure où ils permettent d'en dégager le sens et de contribuer ainsi à une construction identitaire au travers d'une sorte de pétrissage à quatre mains, celles de la personne qui raconte et celles de l'intervenant qui s'instaure comme son vis-à-vis. L'ouvrage donne à voir la pluralité des modalités et des usages d'une narration qui est fondamentalement conçue dans les termes de l'intersubjectivité et de l'interactionnisme. Le large recours à des expressions comme celles de « savoir expérientiel », « mise en cohérence de soi », « appropriation de sa propre histoire »... est fortement porteur d'une double fonction du récit : celle, d'abord, comme quête, puis celle d'un matériau à travailler en vue d'une reconstruction et d'une reconfiguration, s'il s'avère que l'intime constitue de fait une « matière universelle ».

Une fois l'ouvrage refermé, le lecteur – étranger, en l'occurrence... – se prend à émettre au moins deux souhaits. Le premier, somme toute banal, naît de l'absence de conclusion. Sans doute ce manque est-il de nature à inviter le lecteur à élaborer sa propre synthèse, mais cela n'interdit pas une légitime curiosité qui a trait aux prochains défis et aux futurs enjeux rencontrés qui naissent d'une telle variété des points de vue et des usages. Le second souhait est lié aux rapports qui se nouent entre histoires de vie et histoire collective, récits personnels et récit national ; il fonde une question que l'on peut formuler en forme de synecdoque ou de métonymie et qui revêt au Québec une portée toute singulière : qu'est-ce que le vif intérêt accordé aux histoires de vie nous dit de l'importance également attribuée à un récit national qui fait l'objet de [re]lectures plurielles sinon concurrentes ?

Jacques PALARD

*Centre national de la recherche scientifique,
Université de Bordeaux (France).
j.palard@sciencespobordeaux.fr*

Catherine DES RIVIÈRES-PIGEON, Caroline GAGNÉ et Diane VINCENT, *Les paradoxes de l'information sur la dépression postnatale. Mères dépressives mais pimpantes*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2012, 158 p.

Ce petit ouvrage aborde une question de plus en plus débattue dans les écrits scientifiques et populaires : la dépression postnatale. Elle est encore de nos jours un état inavouable et demeure pour plusieurs un tabou, tant la norme du bonheur s'impose aux mères qui doivent se montrer épanouies. La naissance d'un enfant n'est pourtant pas toujours synonyme de sérénité et peut engendrer de la souffrance, un sentiment d'incapacité, voire de la honte.

Fruit d'une recherche fouillée, l'ouvrage se compose de cinq chapitres, lesquels analysent principalement le discours scientifique, le contenu des écrits populaires sur cette maladie et les images de la mère véhiculées dans les corpus retenus. Les auteures visent à montrer que même si les mères sont accablées par la tristesse, l'insomnie, le manque d'énergie, qu'elles ont l'impression de ne pas s'en sortir, elles doivent tendre vers le contrôle d'elles-mêmes pour répondre à l'idéal de la maternité.

D'entrée de jeu, les auteures se demandent si la dépression maternelle présente des symptômes spécifiques, différents de ceux qui apparaissent quand la dépression survient à une autre période de la vie. Sur cette question, les avis ne concordent pas. L'ouvrage insiste, en revanche, pour dire que de nombreuses études vont au-delà de l'explication biologique hormonale pour comprendre cette maladie. Celles-ci révèlent que des facteurs liés à l'environnement de la nouvelle mère tels le manque de soutien social, la présence de facteurs de stress, comme les difficultés conjugales, sont systématiquement associés à un risque plus élevé de dépression postnatale. La position des auteures permet ainsi de poser un regard autre que médical et convainc d'étudier les liens sociaux entourant la mère pour mieux cerner les contours de cette pathologie énigmatique.